

La défense dans la paranoïa

Michel MESCLIER

« J'ai quatre bras et des piquants aux pieds pour me défendre. »

Alexandre

Je vais évoquer ici un enfant, un petit garçon que l'équipe du CMPP¹ où je travaille me confia pour une psychothérapie. Je vais le nommer Alexandre, car, dans les moments où je résiste à son impérieuse autorité, à ses ordres sans appel, il affirme avec la certitude des grands hommes : « Je suis grand maintenant, j'ai 5 ans et demi et je suis le plus fort du monde. » Ce n'est pas une plaisanterie, car si je n'obtempère pas la colère l'envahit et le passage à l'acte devient imminent. Une telle proximité avec les deux extrémités de la réponse à la présence énigmatique de l'Autre, l'émotion ou la rupture dans l'acte, pose la question de la défense pour ce sujet.

L'efficacité des défenses subjectives d'un enfant face à l'*imperium* pulsionnel a une portée pratique quotidienne pour ceux qui sont chargés de l'éduquer, de l'enseigner, voire de lui permettre de renouer avec une maturation motrice ou langagière. La défense conditionne également la possibilité de la praxis analytique, qui dans l'espace imaginaire se présente comme une relation à deux. Et pour l'avenir des liens sociaux de l'enfant, il n'est pas indifférent qu'il tolère ou non frustration, limites et commandes de l'Autre venant faire barrière aux constantes exigences de ses pulsions. Tout le problème tient dans la mise en place de défenses répondant d'une vie du désir et non de défenses pathologiques au service du surmoi et de la pulsion de mort.

Un enfant épuisé, furieux ou désespéré

Alexandre n'eut pas les meilleures fées penchées sur son berceau. Il naquit prématurément, précédé dans sa fratrie par deux sœurs et un frère hydrocéphale qui mourut avant sa naissance. Il porte le nom de sa mère bien que le patronyme d'un

1. Centre médico-psychopédagogique, établissement recevant des enfants scolarisés pour des traitements ambulatoires.

père soit mentionné. C'est la seule inscription du père, par ailleurs occulté par les enquêtes sociales et rejeté par la mère. Celle-ci est décrite comme une malade mentale d'une extrême apathie, alcoolique et n'assumant pas l'éducation de ses enfants, tous de pères différents et placés en famille d'accueil. Elle se plaint d'avoir été la victime des hommes : « On me met enceinte, on me frappe et on m'abandonne. » Les pères sont des « on », les enfants le fruit de leur jouissance anonyme. Pourtant, d'après les services sociaux, ce fut elle qui négligea ce nouveau-né, qui dut lui être rapidement retiré.

Il ne faudrait cependant pas glisser vers une interprétation causale sociopathique. L'éviction du géniteur, la pathologie maternelle étaient déjà au programme des premières naissances sans que les sœurs développassent des troubles de la personnalité. En revanche, la mort du premier garçon eut probablement un impact délétère sur la mère, qui se répercuta sur le second fils. Le surgissement dans le réel de la menace infanticide (même si le décès de l'enfant n'est pas imputable à la mère) peut prendre force de trauma.

Alexandre fut conduit au CMPP à l'âge de 3 ans par sa troisième famille d'accueil après qu'il eut épuisé les deux premières. Son comportement était impressionnant. Il crachait sans cesse, tirait la langue, hurlait au moindre refus, entrait dans des colères très violentes, au paroxysme desquelles il cassait les objets à sa portée ou s'automutilait. C'était un enfant furieux et désemparé, que l'assistante maternelle retrouvait certains soirs debout sur son lit se balançant en gémissant.

Les tentatives de scolarisation avaient échoué devant la violence mais surtout la terreur de cet enfant. Très vite il ne supporta pas la présence des autres enfants. Puis il refusa de monter dans le bus scolaire, en proie à la panique s'il était un tant soit peu forcé. Il est rapporté qu'une portière lui aurait une fois coincé la main sans gravité et que cet incident bénin déclencha cet ouragan de peur.

Border la tempête

Au CMPP, il lui fut proposé un groupe de maturation psychomotrice, bien que le psychomotricien ne relevât pas de retard spécifique de développement. « Intégration dans un groupe d'enfants pour éviter l'angoisse de la relation duelle », précisait avec justesse la conclusion de la réunion de diagnostic. Ce fut une expérience difficile pour tous les protagonistes. Mais le praticien a tenu bon. Il réussit à établir un transfert positif et parvint à rassurer, à pacifier Alexandre en donnant une consistance aux limites physiques de la salle et des objets, en incarnant, par sa présence régulatrice des interactions groupales, un certain mode de défense contre la jouissance. Le fait que ce travail se fût accompli dans un cadre institutionnel joua certainement dans

le sens de ce freinage de l'activité pulsionnelle de l'enfant, les semblants du cadre prenant le relais de la défense endopsychique.

Au bout d'un an, le psychomotricien nota que les crachats avaient disparu, que les hurlements avaient cessé et qu'il n'y avait plus de coups ni d'autoagression. Une entrée à mi-temps à l'école maternelle parut possible et une indication de psychothérapie fut posée au terme de la synthèse de parcours. Le rapport conclut à la grande efficacité motrice d'Alexandre ainsi qu'à son fort niveau verbal.

Je dois dire que la stabilisation d'Alexandre était toute relative. Il était toujours au bord de l'explosion, mais il acceptait la situation de face-à-face. Un transfert s'est très vite réinstauré, probablement à cause des similitudes phonologiques entre mon patronyme et celui du psychomotricien – translation de transfert par la conductance du signifiant qui indique bien la prise de l'Autre sur ce sujet. Alexandre révélait une vive intelligence. Il s'exprimait avec aisance et précision. Il pouvait manier la logique, contestant et cherchant les contradictions dans les interpellations des autres. Il était peu dans l'acting-in, sauf au début de chaque séance lorsque entrant dans la pièce il hurlait en gesticulant pour s'apaiser rapidement devant ma présence passive. Son activité motrice se laissait alors capter par le petit rectangle de papier blanc posé sur la table pour une production graphique généreuse. Je devrais plutôt dire une coproduction, car il n'était pas le seul à écrire ou dessiner – je prenais ma part dans l'entreprise selon ses impérieuses indications.

Cette position prise par l'analyste peut étonner tant elle paraît loin de la place de tiers impavide du bipôle imaginaire. C'était non pas une complaisance accordée à la séduction du sujet mais la mise en place d'un semblant de petit autre visant à faire déconsister sa compacité projective.

Par un amortissement permanent du regard (évitement et déplacement par rapport à l'axe imaginaire), par une atonalisation de la voix, j'essayais d'éliider un peu ces objets tout en les maintenant dans mon image vivante. Sur le plan signifiant, je m'adressais essentiellement à lui à la troisième personne tout en évitant de dire « je ».

Une paranoïa en contradiction avec la théorie

De telles préventions entraient bien sûr dans mes compétences subjectives, il me suffisait de faire de la phobie : semblant. Mais ce qui les motivait était l'hypothèse de structure que je faisais pour Alexandre. Toute la sémiologie du cas convergeait vers la paranoïa. Cependant, un diagnostic de névrose obsessionnelle pouvait entrer dans une alternative. Ce furent les néologismes nombreux au début de la cure et l'émergence d'un délire de fin du monde qui confirmèrent la psychose paranoïaque. Je

soutiendrai précisément : une psychose avec forclusion d'au moins un Nom-du-Père, celui de la métaphore, forclusion également du phallus symbolique et troisième forclusion majeure, celle du signifiant du grand Autre barré qui assure par une absence de réponse sur l'être du sujet son « échappée belle » à la férocité de l'Autre jouisseur.

Cette « échappée belle ² », nous la supposons nommer l'ouverture vers le féminin. Si le signifiant de l'inconsistance de l'Autre est forclos, le sujet se retrouve enclos dans un Autre non castré (phi zéro). Il peut s'identifier à l'exception du Père réel mythique, il est le maître jouisseur de toutes les créatures ou, symétriquement, il ne peut pas ne pas être l'objet de la jouissance de ce Père. Il se fait alors La femme au défaut du féminin.

Ces extensions théoriques paraîtront peut-être forcées pour un enfant de 5 ans, pourtant, qu'un Autre primordial jouisse réellement des enfants fait l'ordinaire du travail social et de la justice, et nous savons que selon ses potentialités structurelles le sujet répond au trauma par un déclenchement psychotique ou par une perversion.

Nous n'avons dans les éléments cliniques de ce cas aucun indice d'une féminisation sinon la transformation persistante du héros du *Livre de la jungle*, Mowgli, en petite fille. Sa représentation « dysnéenne » est ambiguë ; il se peut que ce soit par erreur ou par projection d'une féminité forclosée qu'Alexandre transforme un garçon en fille. Le mécanisme est indéterminable en l'état du matériel clinique. Cette féminisation de l'enfant sauvage reste extérieure, alors que le « pousse à la femme » que Lacan décrit chez les paranoïaques adultes est une expérience vécue dans leur corps comme un événement réel.

Ce n'est pas sur ce point de doctrine que ce cas nous questionne mais plutôt sur un mode de défense qui ne semble pas cadrer avec ce que la doxa transmet à propos de la paranoïa.

Quelques mois après le début de nos rencontres, Alexandre entra dans une thématique incontestablement phobique, ce qui me parut contradictoire avec ce que Freud puis Lacan enseignent sur la défense paranoïaque. L'orthodoxie voudrait que la paranoïa soit elle-même une pathologie défensive dont le mode essentiel est l'attribution, par projection, de toute la jouissance à un Autre disséminé dans chaque autre (semblable) polarisant l'imaginaire du sujet (du fait de la continuité topologique du symbolique, de l'imaginaire et du réel). L'obsessionnel religieux opère de façon parallèle : il attribue tout le savoir à l'Autre, mais cela reste symbolique. En revanche, il semble exclu qu'une phobie puisse être établie par le sujet paranoïaque du fait des forclusions qui rendent impossible tout recours à la métaphorisation phallique.

2. Expression trouvée par Florence Briolais, psychanalyste à Bordeaux.

Avant d'examiner plus précisément la clinique, il n'est sans doute pas inutile de rappeler ce que fut pour Freud la défense.

La défense : un paléoconcept freudien

La défense fait partie des paléoconcepts de la psychanalyse que Freud développe dans les prémices de sa découverte, au fil de sa correspondance avec Fleiss³ comme dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique*.

La défense est un mécanisme complexe qui assure la protection du « Ich » (les postfreudiens traduiront ce terme par « moi », Lacan revient au sens de « sujet ») contre la représentation inconciliable avec une instance de censure mais aussi contre l'affect qui lui est lié.

Le paradigme fondamental de la défense est le principe de constance, principe thermodynamique qui veut qu'un système clos se maintient en équilibre énergétique. Toute élévation de la tension entre deux zones du système produit un déplaisir qui doit être évacué ou évité. En ce sens, toute défense est un éloge de la tiédeur, un hymne à la vie des organismes supérieurs. Cela n'est pas sans lien avec un autre paradigme, celui de défenses immunitaires que recyclent régulièrement les biophilosophes⁴.

Dans son *Esquisse*⁵, Freud s'appuie sur ces deux paradigmes. « Tout ce que j'ai qualifié d'acquisition biologique du système neuronique est, je crois, représenté par une menace de déplaisir. » Nous savons de l'avis de Freud lui-même que ce modèle neuronique ne fut qu'une étape logique de sa construction. Lorsqu'il décrit un mécanisme de défense dans une absence d'investissement des neurones capable de produire un déplaisir, il parle non pas de neuroscience mais des fondements réels des faits psychiques. Il conçoit cet appareil neuronique comme capable de faire le choix de l'omission, du refus des investissements de déplaisir et considère qu'il s'agit du prototype de toute défense : « C'est ce qui constitue la défense primaire. » Il profile même une théorie de l'apprentissage par l'aversion, « le déplaisir reste la seule mesure éducative », que n'aurait pas récusée Pavlov.

Cette défense primaire, qui sera par la suite détachée d'une quelconque localisation dans un circuit cérébral, est un mécanisme normal qui ne joue que sur la

3. S. Freud, Lettre à W. Fliess du 25 janvier 1895, dans *La naissance de la psychanalyse* (trad. A. Berman), Paris, PUF, 1973, p. 101.

4. Peter Sloterdijk, *Écumes (Sphère III)*, Maren Sell Edit. (trad. Olivier Mannoni), Diffusion Seuil, 2005, p. 218-220.

5. S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La naissance de la psychanalyse, op. cit.*, p. 381.

pensée et reste inconscient. Cela se lira en termes lacaniens comme agissant sur le symbolique, sur l'Autre de la symbolisation primitive. Elle devient pathologique lorsqu'elle vise tout processus susceptible de déclencher un nouveau déplaisir, ce qui est le cas des représentations sexuelles.

Freud élabore donc deux temps de la défense : une défense primaire qui s'oppose à toute rupture du principe de constance – il se réfère aux inscriptions premières de l'événement traumatique – et une défense secondaire qui se porte contre la réminiscence de l'événement ayant pris un sens sexuel.

Avoir peur pour ne pas être effrayé

Cette double temporalité est d'une grande incidence clinique, car la défense primaire oriente le choix névrotique du sujet. Si la première défense fut une aversion, il optera au temps second de la défense pour le refoulement hystérique avec les issues corporelles ou relationnelles du symptôme. Si dès l'origine il se montra complaisant avec la jouissance, la fuyant tout en se retournant pour en conserver la nostalgie, il se dirigera vers la névrose obsessionnelle. Dans les deux cas, la défense est une fuite devant le danger pulsionnel. Il s'agit bien d'un effet de peur, la défense première étant phobique, mais cette « peur » se cristallisera différemment selon le choix originel dans un symptôme phobique aversif localisé dans l'environnement ou dans un symptôme phobique internalisé en une pensée. La phobie, selon sa version, préfigure la névrose consécutive. Notons que la phobie qui délivre un ticket pour la névrose obsessionnelle est toujours un peu ratée, car le sujet a voulu retenir quelques jouissances de la mère comme Chose des origines. Il ne crut pas totalement au danger pulsionnel, lui substituant des représentations érotisées. Cette complaisance à l'égard de la Chose rapproche l'obsessionnel du paranoïaque, pour qui la Chose n'existe pas comme menace pulsionnelle, ce qui le livre sans défense au retour de la jouissance.

Nous allons questionner la clinique de la paranoïa pour vérifier s'il est exact que ce sujet est sans défense à l'encontre de la jouissance.

Soutenir cela paraît une absurdité, car une telle absence de défense ne peut avoir qu'un effet : la mort prématurée. Cela se rencontrait jadis avec l'excitation maniaque non limitée par les thymo-régulateurs. Or d'évidence les paranoïaques sont des sujets plutôt robustes. Pour ceux qui réalisent politiquement leur délire, il faut même noter d'exceptionnelles longévités, sauf à liguer contre eux la terre entière. Le paranoïaque ne manque apparemment pas de défense et, à suivre Freud dans son manuscrit K ⁶, « dans la paranoïa, l'élément déterminant est le mécanisme de la pro-

6. S. Freud, « Manuscrit K » (1^{er} janvier 1896), dans *La naissance de la psychanalyse*, op. cit., p. 136.

jection accompagné du rejet de toute croyance au reproche, d'où les caractères généraux de la névrose [en 1896 Freud classait la paranoïa parmi les névroses de défense] : l'importance attribuée aux voix (en tant que moyens par lesquels les autres agissent sur nous) et aux gestes (qui nous révèlent la mentalité des autres), l'importance aussi du ton du discours et des allusions », nous pouvons reconnaître à ces sujet de redoutables capacités à se défendre en attaquant les autres.

Le refoulement paranoïaque

Le paranoïaque se défend de ses motions pulsionnelles en les attribuant à son semblable par un mécanisme de projection qui est une forme totalement renversée de refoulement. Le sujet psychotique, ayant rejeté l'ex-istence de son inconscient, le reconstitue d'une manière exotopique au lieu du prochain du même sexe que lui (régression jusqu'à une identification narcissique) et dans une pseudo-clairvoyance imaginaire y interprète ses propres passions.

Cette divination délirante pose la question du réel topologique en cause dans ce mode de relation aux autres. Cela suppose que l'espace de la relation imaginaire soit en continuité avec le réel des investissements pulsionnels, dont les termes signifiants non affectés dans une signification phallique qui les maintiendrait refoulés sont rejetés hors du champ subjectif. Le lieu de l'autre sur l'axe imaginaire devient celui du retour des passions forcloses du sujet. C'est ce triple continuum qui délivre au paranoïaque un certificat de réalité.

Le paranoïaque serait-il le chevalier sans peur et sans reproche qu'une histoire mythique glorifie ? Sans reproche, oui, car il s'agit de sa certitude : ce sont les autres les coupables. Sans peur, c'est moins évident. Nous avons vu comment Alexandre, traversé par une innommable angoisse qui virait à la peur panique en de nombreuses circonstances, trouvait un apaisement dans le cadre d'une relation positive instaurée avec sa famille d'accueil, tout comme dans le transfert avec les différents praticiens qui assurent sa prise en charge. Nous pouvons légitimement nous demander si ce petit garçon ne dispose pas de ressources lui permettant de juguler l'effroi que provoque le retour de la Chose au lieu de l'Autre. N'existerait-il pas pour lui un mode phobique de la défense que viendraient alléger les effets de la projection ?

Cela nous conduit à proposer une thèse sans doute hétérodoxe mais qui aura le mérite de questionner à la fois la phobie et la clinique de la psychose paranoïaque.

Le blason de la phobie éloigne les persécuteurs

La phobie est une défense plus primitive que le refoulement et le fantasme. Elle est contemporaine de la « Bejahung », ce temps logique au cours duquel le sujet acquiesce ou non au procès de symbolisation (cf. « Die Verneinung »⁷). La défense phobique sera, en tant que barrière de peur contre l'effroi, commune à toutes les structurations ultérieures, qu'elles soient psychotiques, névrotiques ou perverses. Tout sujet est assujéti au signifiant et divisé par l'aliénation dès lors qu'il parle. Il dispose donc des ressources sémantiques suffisantes pour fixer dans un signifiant-objet sa défense phobique, y compris s'il est psychotique. Ainsi, tout sujet pourra peindre sur son bouclier le blason de sa peur. La paranoïa qui se constituera sur la défense phobique conservera cette « propriété » du sujet.

Pour un paranoïaque, le semblable est dangereux par projection, mais l'objet phobique génère une prévention propre au sujet qui est reconnue comme « soi » et ne se renverse pas dans la projection. La défense phobique rétablit un des paradigmes de la notion freudienne : le principe de l'immunité, en permettant le clivage entre « soi » et « non-soi ». Si la prévention est compétente à l'égard de la menace projective, elle soulage le sujet des souffrances de la persécution. La peur protège le paranoïaque des attaques du persécuteur. Il se met à l'abri des chiens et ne risque plus de rencontrer le lion. C'est la solution sécuritaire à l'ironie du dhavni hindou cité par Lacan⁸.

Pouvons-nous nous satisfaire de cette approche hâtive de la phobie ? Ne pourrions-nous pas développer une antithèse tout aussi soutenable en logique ? Laissons à la clinique (sous transfert) le pouvoir de trancher.

La clinique n'est jamais *clean*

Les éléments cliniques recueillis séance après séance ne doivent pas être considérés comme des données d'observation. Ils ne véhiculent pas de vérité sémiotique. La clinique sous transfert a quelque chose de quantique ; il ne s'agit jamais de l'enregistrement phénoménal d'une réalité nouménale mais d'une production de l'espace transférentiel. Cette pâte feuilletée qui se complexifie semaine après semaine est la réalité du cas. Il n'existe pas de variables cachées. Cette réalité toujours « in situ » disparaît largement dès qu'on l'exporte hors transfert. C'est pour cela que les études de cas sont un leurre, mais il n'y a pas pour le moment d'autre méthode de transmission que cette réduction dans une énonciation seconde. Ce qui se perd, c'est bien sûr le moment vivant mais aussi l'espace topologique dialectique où s'inscrivent l'émer-

7. S. Freud, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, PUF, 1998, p. 135.

8. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 295.

gence du sujet comme « martyr du signifiant ⁹ » et la présence de l'analyste génératrice d'une praxis.

Maniement du transfert : décalages spatio-temporels

Ce qui caractérise la praxis avec cet enfant paranoïaque est l'inversion de cet espace. Nous pouvons la comprendre comme un effet de l'incroyance à l'inconscient et de la projection subséquente. C'est le moi hypertrophié par l'investissement narcissique qui dans la paranoïa occupe tout l'espace. Le sujet reste forclos, tel un sujet de la science. Ce qui veut se faire entendre au travers du moi dilaté est la vocifération d'un surmoi primitif, d'une voix incastrée qui présentifie le reste de la Chose. Alexandre tente sans relâche un forçage au pôle de l'analyste pour annuler sa présence et y inscrire l'émergence de sa propre ex-istence. Il veut que l'analyste devienne son double comme dans une implacable recherche d'identité de perception.

Ainsi, je dois être le scribe idéal dont le stylo serait le prolongement de sa main alors qu'il commence à peine à écrire. Comme il ne sait pas encore lire, ce qu'il déplore, il interroge mon travail en occultant chaque mot syllabe après syllabe pour s'assurer de l'exactitude du phonème. Ou bien il me donne un modèle de dessin que je dois reproduire scrupuleusement. Je suis devenu son « astudé ¹⁰ » dans un étrange discours universitaire qui n'offre aucune place au désir de savoir mais verrouille tout sous la règle de la répétition à l'identique.

À ce maître rigide j'offre un semblant d'obéissance qui me laisse le temps de trouver la faille de sa scolastique. Je cherche où glisser le levier d'une contestation efficace. Par exemple, il m'ordonne de dessiner la même chose que lui en même temps. J'introduis alors une dyschronie en traînant à la tâche. Il n'est pas content, mais j'ai déréglé le miroir temporel. Parfois, je fais grève avec occupation du local ; ou bien je m'engage dans une manifestation logique pour désagréger le double spatial. La règle est qu'il n'emporte pas ses dessins, afin que ses projections ne pullulent pas en dehors, c'est un principe qu'il refuse catégoriquement et il va jusqu'à mettre en jeu sa personne : il ne sortira de la pièce qu'avec le dessin. Donc je sors puisqu'il envahit tout l'espace (omnipotence et ubiquité divine). Face à cette exigence source de frictions, il invente une parade : la photocopie du dessin qui lui permet de laisser l'original. Afin d'enrayer la virtualisation de séances, je ne laisse sortir de la pièce qu'une feuille blanche portant l'inscription : photocopie.

9. J. Lacan, *Le séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.

10. Néologisme forgé par J. Lacan pour désigner les sujets produits par le discours universitaire (cf. « Production des quatre discours », dans *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 9).

Vers une nouvelle défense ?

Ces expédients ne valent que ce que vaut Poros¹¹ ; Alexandre a tôt fait d'éventer la ruse et sa colère éclate ; il me rappelle qu'il est le plus fort du monde et que je dois lui obéir. Devant cette certitude mégalomane, deux positions sont possibles. Soit je lui démontre l'impossibilité logique à tenir la place d'une telle exception : il n'existe pas de plus fort du monde, donc s'il veut l'être il n'existera plus. Ce syllogisme annulerait sa position subjective et de toutes manières il n'y croirait pas. Soit je provoque la déflation de ce délire du pouvoir en ne répondant à aucune commande. Cependant, pour tenir cette stratégie, la seule efficace, il faut attendre que le sujet ne soit pas menacé d'implosion par un refus de l'Autre qui serait vécu comme un laisser-tomber.

Nous en sommes là, dans le moment où j'ai fait pivoter le pseudo-miroir du transfert, où je suis non plus un semblant de semblable mais un semblant d'Autre que je m'efforce de décompléter.

La visée reste de réduire cet Autre à un semblant d'objet condensant un reste de jouissance, sa part érogène. Mais, pour parvenir à ce point de séparation entre le sujet et l'Autre, il ne suffit pas de mon propre semblant, nous ne sommes pas dans une cure de névrosé, il sera nécessaire qu'Alexandre mobilise son génie créatif pour construire cet objet. Objet qui venant en interaction pratique avec lui (praxologie de l'objet) pourra fonctionner comme une suppléance au fantasme et s'interposer défensivement entre le sujet et la jouissance mortifère. Que sera cet objet ? Je n'en sais rien. Un objet de Savoir dont l'être immatériel proviendra du discours universitaire (qui débute à l'école maternelle, où Alexandre faisant mentir les pessimistes eut un excellent parcours qui le mena au CP) ? Un objet trouvé ? Un objet artisanal ? Une création plastique ?... Ici le *deus ex machina* appartient au sujet.

La cure n'en est pas encore là. Alexandre expérimente les défenses à la manière d'un *designer* dans un atelier de recherche-développement. Mais d'un *designer* qui doit mener en urgence un chantier de survie face à une menace vitale et selon une méthode chaotique, construisant un bout de délire pour passer à la topologie en 3D puis revenir vers une fabulation ou un récit mythique, contrôler l'autre dans le même temps, dicter un poème, explorer les limites, reprendre un récit phobique... Le temps de cette entreprise n'est ni linéaire ni monotone, les séquences se superposent, il y a des pertes et des résurgences, mais dans cette turbulence défensive des attracteurs insistent : la certitude, la projection, le *kakon* d'une menace de mort qui forme le noyau du délire. Nous sommes encore dans la défense pathologique.

11. Poros : dieu de la mythologie grecque, spécialiste des situations délicates, expert en expédients. Il fut bluffé par la pauvre Pénia qui durant son sommeil obtint de lui un enfant, Éros.

Tentative de peur 1 : interdire, c'est provoquer

Examinons maintenant l'entrecroisement des séquences qui aboutirent à une tentative de produire une barrière phobique. J'utilise ici le terme de séquence à la place de celui de séance, car la séance n'est pas une bonne unité de mesure de l'espace-temps du compte-rendu. La réduction au cas nécessite des mises en série. J'ai isolé, à ce jour, une cinquantaine de pas parmi ces séries (mesure certainement contraphobique de ma part : mettre au pas la paranoïa !).

L'essai de phobie pourrait avoir commencé avec un néologisme, au tout début de nos rencontres, au pas n° 1. L'espace graphique était chaotique (relativement à l'âge de l'enfant), puis dans un dessin très uniformément morcelé apparut une hétérogénéité, une spirale se refermant. Alexandre écrivit au dos de la feuille « PERMI » et me dit : « C'est un Permidicien. »

Des mois plus tard, au pas n° 9, Alexandre me dicte sur trois colonnes les règles d'un savoir-vivre qui vont de la bonne conduite en classe au Décalogue. En tête de chaque colonne un visage stylisé décide de la notation. Je reconnais là le système d'évaluation scolaire : « Il est bien (le *smiley* sourit) de... lever le doigt quand on veut parler... Il ne faut pas (le *smiley* ne rit plus) se battre, casser ou donner des coups de poing dans les vitres... Il est interdit (le *smiley* grimace) de faire la guerre et se tuer. On n'a pas le droit de faire aussi couper un doigt. Il faut pas que quelqu'un met un bâton dans la bouche de l'autre et qu'il s'étouffe et qu'il devient mort. On a pas le droit de prendre une chaise ou une table pour taper sur la tête de l'autre et que l'autre se crève un œil. »

Voilà l'Autre prévenu qu'il existe une Loi dont le premier commandement interdit de tuer. Est-ce pour autant la preuve qu'une loi régit le sujet ? Certainement pas, car ce n'est pas Moïse qui dicte les Tables. Alexandre tente ici d'opposer non une Loi mais un Code à l'Autre terrifiant qui se dresse dans une scène primitive sadique orale. Cette scène pourrait être le moment déclenchant de sa paranoïa lorsque, confronté à la jouissance des parents, le phallus symbolique lui a fait défaut pour donner à cet innommable objet oral une signification sexuelle. Nous retrouvons la thèse étiologique développée par Freud dans son article « Un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique ¹² ». Il y soutient que le sujet paranoïaque parvenu au temps où normalement le complexe d'Œdipe associe les parents dans le fantasme originaire n'est pas en mesure de se situer comme tiers à l'égard de ce binôme. Il régresse narcissiquement à un choix homosexuel et se trouve fixé à la jouissance du parent de son sexe. Ce dont il a joui fera retour par projection à travers ses semblables.

12. S. Freud, « Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie », dans *Névrose, psychoses et perversions*, Paris, PUF, 1973, p. 209.

Il a vu, il est observé ; il a entendu, il est écouté ; il aime elle/lui, elle/lui le hait. Ce que Freud décrit ici est l'impossibilité pour un tel sujet d'élaborer un fantasme sur l'insupportable de la scène, ou, sans même la confrontation à une telle réalité, de se défendre de l'intrusion du symbolique qui est, en soi, une obscénité discrète écrasant le continuum du vivant. Pour Alexandre, la haine par l'Autre va jusqu'à la menace de mort : on l'étouffe, il devient mort comme son frère disparu. Tel est le noyau de son délire qui se déploie dans une thématique de fin du monde : le soleil a explosé, tout brûle, et cet incendie originel se propage à son école (il met le feu) où tous les enfants périssent (il tue tous les enfants parce qu'ils sont méchants). Il n'empêche que ce délire est un mode de défense et que l'interpellation de l'Autre par les interdits en est un autre sur le mode de la prévention phobique.

Tentative de peur 2 : la légende du loup

Désormais, dans ses dessins, Alexandre a une maison. Depuis le pas n° 2 où il a tiré un coup de pistolet sur le mari de sa gardienne qui n'en est pas mort mais..., « l'échelle qui monte au ciel permet que je [Alexandre] m'y promène. C'est la nuit et la pluie qui touche le soleil fait des boules de neige avec une ville en dessous et une ville en dessus, trois gouttes d'eau et un arc-en-ciel. La maison explose, il y a des flammes jusqu'au ciel ».

Maison donc au pas n° 10, maison bien reconstruite avec Alexandre dans le cadre de la porte d'entrée. Maison qui pour un historien serait dans l'enclos d'un castrum puisque s'adosse contre elle (à l'envers de la feuille) un château. Ce sera à l'abri de ses murailles, au pas n° 11, qu'Alexandre va affronter les loups. Ces loups, je les ai dessinés à sa demande. Alexandre est un petit prince des invasions barbares. J'avais insisté pour que ce fût lui leur meneur mais, non, il m'en attribuait la charge, conformément à la pratique du conte si répandu dans nos institutions où chacun veut croire que le réel se dompte avec des fables. Pas un loup, une meute qui se lance à l'assaut des murs et dont la vague de choc dévore les enfants. Pauvres loups si naïfs, car la seconde attaque rencontre les mêmes enfants qui les tuent, les rôtissent et les mangent.

Voyez comme c'est efficace, les contes : cet enfant maîtrise ses angoisses archaïques de dévoration. Avec tout de même un petit hic. Les os dépassent et la bouche des enfants est toute de travers. Le signifiant que d'aucuns espèrent plaquer sur la foreclusion du Nom-du-Père est indigeste. La greffe d'un signifiant phobogène est rejetée. Rien ne sert de manier l'aiguille courbe de la suggestion, la phobie ne va pas capitonner la débâcle du symbolique. L'Autre d'Alexandre n'est guère impressionné par les mesures préventives. La gendarmerie des signifiants de carton-pâte le fait doucement rigoler.

Y a rien qui fasse peur

Mais la peur demeure dans l'ombre du loup empaillé. Dans la maison de l'ogre, au pas n° 12, un drôle de drame se prépare. « L'ogre a tiré sur l'ogresse sans le faire exprès (c'est ainsi que tombent les enfants du ciel de lit des ogresses) et l'ogresse est morte, a brûlé, est tombée par terre. Mais l'ogresse morte elle était pas morte parce que l'ogre a réussi à la sauver avec hisse hisse les pieds et la tête et il a réussi à la soulever. Il était très content. »

L'Autre dévorant s'avère indestructible. La privation réelle de la mère par le père imaginaire reste inopérante. Cette séquence qui montre l'échec du père à barrer la mère primitive sera suivie, au pas suivant, par un retour à la projection. « Les enfants tirent des flèches et des balles de pistolet. Ça va jusqu'à la maison de Taty [l'assistante maternelle]... Des flèches apparues chez Taty ont brûlé un petit peu l'herbe. Quand elles sont apparues chez Taty, ça a cassé un peu le toit. Mais ce n'est que pas grave. Mais c'est quand même un petit peu important parce que c'était que des vrais pistolets. C'était encore plus dangereux que tout à l'heure. Aussi trop dangereux que j'ai failli être malade, que je suis déjà malade. »

Oui, c'est quand même un petit peu important pour Alexandre que les armes soient réelles et que les projectiles reviennent depuis leurs cibles pour le rendre malade. Cet enfant sait que la projection est une défense pathogène, il n'en reste pas moins démuni face à son mécanisme. Dans la projection l'ombre dégaine plus vite que le sujet. Alexandre dessine et soudain me fixe d'un œil noir : « Arrête de faire bouger les feutres ! » Je n'avais pourtant pas bougé, mais le peu de jouissance que le geste de dessiner fixait dans le graphisme avait animé, sans doute dans une hallucination, les feutres que je ne touchais pas. C'était moi le jouisseur des feutres.

Le mécanisme de la projection prend le relais d'une phobie qui ne parvient pas à s'établir malgré un appel au signifiant-chose le plus universel : le loup.

Cependant, Alexandre semble ne pas renoncer à la défense phobique. Dans une séquence suivante, au pas n° 15, l'analyste n'est plus à la place d'un jouisseur (de calame), il redevient le scribe, comme si la fonction de secrétaire entrait dans l'élaboration de la défense : « Il faut que tu écrives tout ce que je dis de ma voix, même cette voix. » La voix, qui résonne dans la plus terrible proximité avec le vide de la Chose, cette voix qui est l'objet persécuteur, qui sonorise le regard, voici qu'Alexandre me demande d'en tracer la lettre. Tâche impossible, le scribe n'y suffit pas, il lui faudrait devenir l'aède du Dieu qui vocifère dans la voix de l'enfant, s'égalier au prophète, devenir à la fois Prochos et saint Jean à Patmos¹³.

13. Saint Jean, « Le livre de l'Apocalypse », dans La Bible de Jérusalem, Cerf édit., 1998, p. 2 065.

« Le soleil devient très très chaud et très gros. La mer devient très chaude. L'herbe est jaune. Et la maison est gagnée par le chaud. Le soleil devient orange et la maison aussi. Derrière arriva, derrière la maison qui fume, l'ombre noire aussi grande qu'immense. Cette ombre regarde comme elle est immense cette ombre. Même elle fait des tours. C'était une bestiole vilaine qu'on appelait le bois de la peur. C'était pas une ombre mais un arbre qu'on appelait le bois de la peur. Tu sais pourquoi on l'appelait le bois de la peur, parce qu'il faisait peur. Mais Bourriquet disait : *y a rien qui fasse peur, je vois rien qui fasse peur*. Il y avait un arbre plus grand que les autres arbres. Immense. Il touchait le ciel. Il touchait par terre. Il remonta jusqu'au ciel. Il redescenda par terre. Il remontera dans le ciel. Il redescendra par terre. Tu as vu comme il est immense !

« Bientôt après la nuit tombe, ça commençait à bomber. Poum, boum, des éclairs apparus dans la nuit, des nuages. Là c'est une histoire de Winny l'ourson. Ça commençait à bomber très fort. Ça bombe et il commença à tomber quelques gouttes de plus en plus que la nuit tomba. On voyait plus rien. Ça faisait de drôles d'orages. Ça bombait, ça bombait comme jamais. Il faisait tellement noir. La terre marron se jeta dans la mer et il n'y avait plus rien dans la mer, plus d'eau. »

« Y a rien qui fasse peur, je vois rien qui fasse peur », Bourriquet n'y croit pas à cette Apocalypse de bande dessinée, à cette histoire de Winny l'ourson¹⁴. Alexandre non plus. Il démasque la facticité du semblant phallique, mais ce faisant il interpose entre lui et la scène de la fin des temps ce phallus imaginaire (l'arbre immense qui monte et descend) dont il attend la parousie (il redescendra par terre) et qui se dissipe en nuées dans la célérité des météores (des éclairs, des orages, ça bombe). Alexandre fait appel au phallus imaginaire au lieu même de sa forclusion comme symbole. Pour de nouveau tenter la parade phobique (le bois de la peur, ça fait peur), mais ça ne prend pas. L'incroyance l'emporte sur la *Bejahung*, sur l'acquiescement aux semblants de l'ordre symbolique. Pour éradiquer la jouissance, il ne reste qu'une issue : le suicide de la Chose (la terre marron se jeta dans la mer). Cela n'est pas rassurant, c'est le moins que puisse penser le témoin.

En guise de non-conclusion

La défense phobique est pour Alexandre inefficace. La théorie est sauvée mais non le sujet. Nous aurions préféré l'inverse. Au mieux dispose-t-il de la phobie dans son temps primitif¹⁵, celui de la proximité avec la Chose où le sujet doit impérieuse-

14. Revue illustrée périodique pour les jeunes enfants.

15. Isabelle Morin, « Vivant et féminin dans le parcours phobique », *PSYCHANALYSE*, n° 2, Toulouse, érès, 2004, p. 11.

ment pour survivre ériger une barrière contre la jouissance. Certains répondent par la plus extrême aversion. Pour peu qu'ils disposent d'un Nom du père, ils/elles pourront trouver dans une métaphore du vide le signifiant protecteur qui fait peur (les cales de l'arche de Noé pourvoient à cette noèse).

Alexandre ne peut pas construire ce second temps de la phobie. La forclusion de la fonction phallique le prive du pouvoir de la métaphore. Il dut pour survivre dire non à la jouissance mortifère de la mère du besoin (*das Ding* pour Freud, la Chose), mais ce fut en lui opposant une défense par l'offensive. La paranoïa est un royaume combattant. Alexandre est déjà un stratège de la guerre préventive. Invité par son institutrice à se représenter parmi les enfants de sa classe, il se dessine avec une multitude de bras, tel Shiva le dieu hindou de la destruction : « J'ai quatre bras et des piquants aux pieds pour me défendre. » Va-t-il rester fixé dans la projection et son corrélat d'attaque ? C'est un des enjeux de sa cure que de lui permettre d'élaborer d'autres défenses. Et ce n'est pas sans espoir, car cet enfant dispose d'indéniables capacités créatrices.

Cela peut aller au pire, comme l'invention d'une super-zapette, qu'il nomme La Pellicule, sorte de boîtier de télécommande mais pour des programmes de destruction de la planète – en cela il s'égalait aux présidents qui refusent la ratification du protocole de Kyoto.

Cela peut aller vers la surprise d'un poème : « Il fallait pas qu'on parle. Alors il y avait des éclairs et beaucoup de bruit dans le ciel. Et toutes les couleurs du monde partent vers le ciel. Tu sais comment a fait les couleurs du monde pour sortir de la terre ? Avec les senteurs des vacances. » Là son humble secrétaire est aux anges. Cet enfant ne fait-il pas dans ses mots malhabiles renaître un monde intact, d'avant la forfaiture du langage ?

Ne rêvons pas ; ni pour le sujet, ni pour nos sociétés, la paranoïa ne prend de vacances.

Au-dessus du poète tournoient les anges de l'Apocalypse et le poète ne cède pas, il poursuit.